

Ferraro, Alessandra (ed.) :

Altérité et insularité.

Relations croisées dans les cultures francophones.

Udine : Forum Editrice 2005. 135 pp.

Compte rendu par : Nicolas Lombart
(Rouen)

Le volume édité et présenté par Alessandra Ferraro (université d'Udine) rassemble les actes du séminaire *Altérité et insularité. Relations croisées dans les cultures francophones* organisé à l'université d'Udine le 16 mai 2002, et dont l'objectif était d'étudier l'« altérité dans ses rapports avec l'espace insulaire » (présentation, p. 7). Si le concept d'*altérité* a été l'objet de nombreuses études théoriques (Cl. Lévi-Strauss, M. de Certeau, T. Todorov, etc.) son association avec l'espace insulaire – lieu emblématique de la rencontre avec l'Autre, parce qu'il est lieu séparé et lointain, et d'une possible définition de l'Autre, ou de Moi-même à travers l'Autre, parce qu'il est lieu délimité et circonscrit – présente d'évidentes possibilités de recherche, largement explorées dans les sept études du présent ouvrage, proposées par des chercheurs italiens et québécois. Comme le rappelle encore A. Ferraro dans sa très bonne présentation, il s'agissait de « réfléchir sur la naissance et l'évolution du *topos* de la rencontre de l'altérité dans l'espace insulaire depuis les grandes découvertes jusqu'à l'époque post-coloniale en essayant de déterminer les modalités selon lesquelles le missionnaire, le voyageur ou l'écrivain perçoivent et représentent l'Autre » (présentation, p. 7). Cette rencontre s'effectue-t-elle sur le mode de la mise à distance ou de l'échange ? Modifie-t-elle les identités des parties en présence ? Le « scénario insulaire » (p. 8), à l'œuvre au cœur même de l'écriture, cherche-t-il à mettre en avant des compatibilités ou au contraire des présences irréductiblement différentes ? En quoi la topographie ou l'imaginaire insulaires influent-ils sur le discours sur / de l'Autre, et sa représentation ?

En prenant pour objet des œuvres françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, les quatre premières études inscrivent leur réflexion dans le contexte de la première colonisation française en Amérique du Nord. Dans « L'alterità religiosa. Il paradosso della superstizione » (pp. 13–45), Nicola Gasbarro revient de manière très critique sur l'idée d'une légende noire de l'évangélisation catholique en Amérique, largement relayée par les travaux de T. Todorov (*La Conquête de l'Amérique*, 1982). En étudiant les écrits du Père Francesco Giuseppe Bressani (Jésuite d'origine italienne), lesquels relatent sa rencontre avec les Amérindiens de la Nouvelle-France, N. Gasbarro propose une méthode de lecture radicalement neuve, mettant en avant l'importance des *échanges* et l'inévitable *métissage* au moment de la rencontre des cultures. Son analyse révèle ainsi comment les Jésuites ont entrepris une véritable œuvre de médiation culturelle

transformant l'« altérité » amérindienne en une série d'affinités, les invitant en retour à revisiter leurs propres croyances. Préconisant la méthode comparatiste dans l'étude des relations croisées entre les cultures, N. Gasbarro rappelle à juste titre que la rencontre avec l'Autre suppose à la fois un aller et *un retour* – le premier terme de la rencontre étant souvent le seul pris en compte, orientant celle-ci vers une dimension exclusive de colonisation culturelle. À ce titre, *Le regard éloigné* de Claude Lévi-Strauss (1983) pourrait être utilement convoqué pour souligner comment les identités se forgent à partir de relations multiples. Dans « Le corps de l'Autre. Marie de l'Incarnation et les Sauvages » (pp. 47–59), Alessandra Ferraro étudie les représentations du corps – image singulière d'espace insulaire – dans la correspondance et la *Relation* autobiographique (1654) de Marie de l'Incarnation, première religieuse à participer à l'évangélisation de la Nouvelle-France au XVII^e siècle – et, en tant que femme, véritable « médiateur culturel », démentant là encore l'existence d'une légende noire systématique de l'évangélisation catholique en Amérique du Nord. Chez Marie, le rapport à l'Autre, au Sauvage, est articulé à sa volonté de laisser à la postérité une image parfaite – en effaçant notamment le traumatisme originel de l'abandon de son fils, laissé en France après son entrée en religion et son départ pour l'Amérique. Chez Marie, le corps de l'Autre – des Jésuites martyrisés mais surtout des Indiens – médiatise la réécriture d'un discours idéal sur sa propre identité (associée à « un itinéraire mystique prédestiné »), tandis que son propre corps est effacé, signe trop présent d'une identité antérieure d'épouse et de mère qui constitue, elle, la véritable altérité – et une scandaleuse altération. Dans « L'alterità nell'utopia. *La Terre Australe connue* (1676) de Gabriel de Foigny » (pp. 61–76), Sergio Cappello inscrit sa réflexion sur l'altérité dans le cadre du roman utopique de la seconde moitié du XVII^e siècle, mettant en scène des peuples fictifs des îles de l'hémisphère austral. Ici, l'espace insulaire cadre parfaitement avec la société utopique, uniforme et autonome, fondée précisément sur la négation de l'altérité. De fait, le désir de la femme chez le protagoniste du roman de G. de Foigny provoque sa condamnation par les Hermaphrodites. L'altérité n'est plus celle, exotique, lointaine et surprenante, du peuple insulaire découvert, mais celle, proche et dérangeante, de son propre désir, de la passion que l'on porte toujours en soi – et surtout de la femme, altérité autant séduisante que nécessairement déstabilisante. Le récit, et sa fin catastrophique, remettent en cause la prétendue perfection de la société utopique et son idéologie stoïcienne de maîtrise des passions. Lina Zecchi constate quant à elle une relative altération de l'utopie insulaire tahitienne entre la fin du XVIII^e et le début du XX^e siècle dans « Sognare Tahiti. A proposito di paradisi ritrovati e perduti » (pp. 77–98). Si Bougainville fonde très tôt l'image paradisiaque d'une île de Tahiti davantage rêvée que réellement expérimentée, les écrits des siècles suivants ont en fait largement relayé cette représentation édénique originelle. L'écriture scientifique ou philosophique, le désir colonia-

liste ou marchand, sont à la fois tendus vers l'avenir et en même temps profondément marqués par des « nostalgies archaïques » (p. 82). Seule l'anthropologie est en mesure de penser une synthèse de ces contradictions en étudiant le métissage comme prolongement d'un savoir de l'origine. Ainsi peut être expliqué le peu de fondement des affirmations d'un Victor Segalen, prophétisant la fin inéluctable de la civilisation maori. Son roman *Les Immémoriaux* devient paradoxalement l'œuvre fondatrice de la culture tahitienne contemporaine.

Les trois études suivantes sont consacrées à l'analyse du rapport original entre altérité et insularité à travers l'œuvre romanesque d'auteurs francophones contemporains : Jacques Ferron, Réjean Ducharme et Moussa Sow. Dans « Montréal, île cosmopolite. Autour de *La Nuit* de Jacques Ferron » (pp. 99–113), Pierre L'Hérault propose de considérer la cité moderne comme espace insulaire, porteuse d'une identité dynamique : dans le cas de Montréal, la topographie réelle rejoint la topographie symbolique. Sous la plume de Jacques Ferron, le Montréal des années soixante devient en effet « une île du passage » vers « une nouvelle identité québécoise » (p. 105), fondée sur le métissage. Loin d'être liée à la modernité, cette dynamique est au contraire ancrée dans la mémoire métissée de l'île amérindienne puis française (Mont-Royal, Ville-Marie), lieu d'un échange à la fois commercial et culturel. Bien plus, chez Ferron l'île est à la fois le lieu d'une expérience initiatique (séparation radicale et rencontre avec l'Altérité) et, dans le cas de Montréal, un lieu en mouvement, où l'on va et d'où l'on revient sans cesse : « l'espace de Ferron n'est pas l'espace assuré du même, mais l'espace incertain sans frontières du mixte » (p. 113). L'imaginaire insulaire est également largement associé aux thèmes fondateurs de l'œuvre de Réjean Ducharme, étudiée par Élisabeth Nardout-Lafarge dans « Archipels de Réjean Ducharme » (pp. 115–124). Chez Ducharme, l'île, « à la fois reliée au continent et détachée de lui » est « conscience d'un lieu et tension pour le quitter » (p. 115). Elle est en ce sens associée aux mythes de l'enfance et de l'amour dans la mesure où ces deux états (transitoires) cristallisent un imaginaire utopique, qui en quelque sorte prend corps et consistance dans l'île : l'enfance est pure et autosuffisante de même que le couple amoureux est autarcique et détaché du monde. Mais même dans ces deux cas, l'ambivalence de l'île demeure : elle est à la fois « microcosme idyllique et foyer d'angoisse », elle « protège et enferme, sauve et engloutit » (p. 124). C'est à nouveau l'association entre imaginaire insulaire et ville moderne qui est explorée par Liana Nissim dans « La ville comme altérité. *La Vie sans fin* de Moussa Sow » (pp. 125–132). Chez l'écrivain malien (injustement méconnu) Moussa Sow, la ville moderne africaine apparaît tout particulièrement comme le lieu même d'une altérité radicale. En insistant sur le mélange entre conte épique traditionnel et récit réaliste-magique, présent au cœur du roman de Sow, Liana Nissim met en évidence la dangereuse fascination exercée par la ville

modernes (« métropolites blancs et noirs », p. 107) qui conviendrait pourtant ou pour cette raison même – un terrain particulièrement fertile pour les écrivains africains.

Ces riches études ont entre autres pour point commun d'insister sur la rencontre avec l'Altérité comme *interaction* et non comme seule « imposition de codes et de modèles de la part de l'Occident au détriment des civilisations autochtones » (présentation, p. 11). Le travail de l'écriture, dans les œuvres étudiées, révèle en soi dans quelle mesure l'échange avec l'Autre contribue à redéfinir l'identité de chacun. Ce recueil d'articles va donc dans le sens des plus récents travaux inscrits dans les études postcoloniales. Peut-être peut-on regretter que, parmi les trois termes mis en corrélation dans cette série d'études – *altérité / insularité / francophonie* – le troisième n'ait pas été davantage interrogé et étudié dans son rapport aux deux premiers, en ces temps (un peu troublés, mais par là même passionnants) de redéfinition et de reterritorialisation de l'« espace francophone ».

Castonguay, Annye ; Kosta-Théfaine, Jean-François ;
Legault, Marianne (eds.) :

Amour-passion-volupté-tragédie.

*Le sentiment amoureux dans la littérature française du
Moyen Âge au XX^e siècle.*

Biarritz : Atlantica-Séguier 2007. 268 pp.

Compte rendu par : Nicolas Lombart
(Rouen)

Annye Castonguay (Université d'Ottawa), Jean-François Kosta-Théfaine (Centre d'études des textes médiévaux-Rennes II) et Marianne Legault (Université de Colombie-Britannique Okanagan) ont rassemblé dans ce volume dix-sept contributions consacrées à l'étude du « sentiment amoureux dans la littérature française » dont le double intérêt est de couvrir une très large période (de Chrétien de Troyes et Christine de Pizan à Frédéric Beigbeder et Jeanne Hyvrard), et d'aborder une gamme variée de genres et de formes littéraires : le roman (courtois médiéval, « sentimental » renaissant, précieux, réaliste, contemporain), la nouvelle (Marguerite de Navarre), la tragédie (Racine), la lettre (Remy de Gourmont) et la poésie (médiévale, romantique et postromantique). L'ouvrage fait aussi utilement alterner les voix féminines et masculines, le dialogue amoureux – d'homme à femme, de femme à homme, d'homme à homme, ou de femme à femme – s'installant d'un article à l'autre (le discours sur l'« amitié féminine » de Madeleine de Scudéry annonçant à sa manière les